

Ploc i

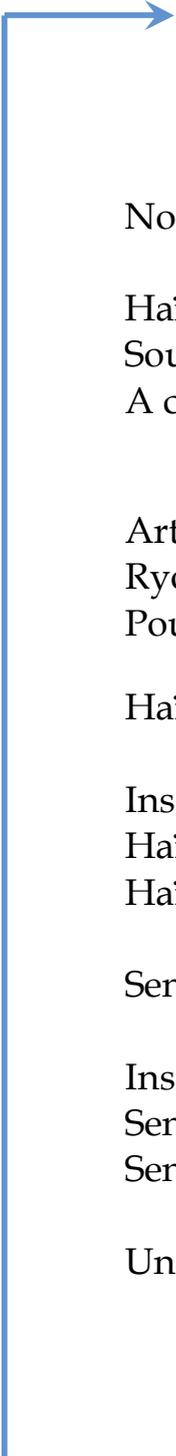
La revue du haïku



N° 15 – Mai 2010

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr



SOMMAIRE

Note éditoriale	p. 2
Haïbun :	
Souvenirs d'étés, Patrick FETU	p. 3
A contre-courant, Claire GARDIEN	p. 7
Article :	
Ryokan « le nuage et l'eau », Roland HALBERT	p. 10
Pourquoi les haïku ?, Carole KAHN	p. 15
Haïku	p.16
Instants choisis (haïku) :	
Haïku de Vincent HOARAU commenté par Damien GABRIELS	p. 21
Haïku de Roland HALBERT commenté par Olivier WALTER	p. 22
Senryû	p. 24
Instants choisis (senryû) :	
Senryû de Patricia HOCQ commenté par Damien GABRIELS	p. 26
Senryû de Hélène DUC commenté par Olivier WALTER	p. 27
Un petit tour chez les anciens (OW)	p. 29

Ploc; la revue du haïku
Numéro réalisé par Olivier Walter

Encre de Delphine Charlotte

Note éditoriale :

L'océan et la mer sont le thème de ce numéro.

Tels le flux et le reflux des vagues, les sonorités, les tonalités des textes sont à la fois les mêmes et différentes. Du clapotis de l'eau à la tempête, de la brise imperceptible au coup de vent ou de tonnerre, les images s'amoncellent ou se séparent, se reconnaissent ou s'ignorent, mais sont souvent singulières.

Haïku et senryû oscillent entre une forme assez classique ou une facture plus libre ou contemporaine. Parfois, l'Imaginal, c'est à dire les Images riches d'un sens propre et ouvrant une vaste perspective sur un instant tenu de justesse et de beauté se profilent, d'autres fois, des ambiances plus denses et tangibles se dégagent.

L'océan est sûrement porteur d'immensité parce qu'en son sein, l'Homme prend la mesure de ses limites et de son destin, de sa démesure et de ses possibles...

L'océan renvoie aussi l'Homme à ses manquements et désirs de grandeur, à ses doutes et à ses espérances parce qu'il est miroir du ciel, et par force, révélateur d'ombre et de lumière.

Certains auteurs ont su suggérer ou nous montrer ces linéaments de la mer et du ciel, ces lignes de force entre les éléments et l'Homme. La poésie a la part belle. Elle demeure le premier et le dernier mot.

OW

Haïbun :

« Souvenirs d'étés. »

Le soleil rougeoyant embrase l'horizon. Sa descente inexorable le conduit vers le large ; l'océan lui ouvre ses flots pour mieux l'engloutir.

Le bleu du ciel et de la mer ne font plus qu'un.

Extinction des feux

Le soleil plonge dans l'eau

L'horizon n'est plus.

Les derniers baigneurs quittent la plage, assistant au coucher du roi soleil.

La journée a été très chaude. Ils ont profité jusqu'à la dernière minute de la fraîcheur du bord de mer.

Toute éclaboussée

Elle sort de l'eau en courant

Il lui tend les bras.

Un couple d'amoureux, le corps ruisselant, remonte sur la plage. Ils courent main dans la main, s'arrêtent, échangent un baiser, courent à nouveau en riant puis stoppent leur course pour mieux s'enlacer.

La nuit, leur complice.

Leurs corps réunis
Bercés par le bruit des vagues
Tourbillons d'amour.

Le vent se lève avec la marée montante. Un énorme nuage noir engloutit les premières étoiles, tel un ogre se gavant de bugnes.

Vagues de nuages
Aux confins de l'horizon
Nuages de vagues.

La mer de plus en plus formée lâche à l'assaut du ruban de sable blond ses chevaux à la crinière argentée.

Une paire de volets mal arrimés claque sur la façade d'une maison, applaudissant ce spectacle sans cesse répété.

Écume blanchâtre
Le ressac sur les rochers
Une ondée salée.

Les quelques pêcheurs qui s'étaient risqués en sont pour leurs frais, leurs lignes emportées par de puissants courants. Ils plient bagage devant la tempête qui s'annonce.

Le pêcheur bredouille

Nullement découragé

Reviendra demain.

Au large, un concert de sirènes retentit ; les chalutiers se signalent les uns aux autres et font route vers le port. Véritable course contre la montre devant les éléments déchaînés.

Face aux déferlantes

Il se dresse majestueux

Le grand phare blanc.

La mer en furie dévore la plage, attaque la digue. Les vagues s'écrasent à grand bruit sur les rochers. Depuis des milliers d'années le granit résiste aux assauts de la mer, qui chaque jour le polit davantage. Une fois de plus la digue a tenu bon. La mer se retire, calmée, rassasiée de tout ce qu'elle emporte sur son passage, jusqu'au prochain coup de tabac !

Après la tempête

Les vagues ont sculpté la plage

Oubliant les algues.

L'os de seiche échoué

Au milieu des coquillages

Collection d'enfant.

La plage reprend vie, ses petits habitants se décident à sortir de nouveau.

Le pou de mer saute

De vague en vague de sable

Guetteur impatient.

Une fois encore, j'ai contemplé ce spectacle et jamais ne m'en lasse. Ce que je n'ai pu voir de ma fenêtre... J'ai fermé les yeux et me suis souvenu.

Derrière la vitre

Le spectacle de la mer

Maison de retraite.

Face à l'océan

Le bruit des vagues m'emporte

Les étés passés.

Patrick FETU

A contre-courant

La péniche de Toine fend les eaux sombres du canal des Deux Mers. Dans le petit matin sans lune, il réalise qu'il a dormi d'épuisement dans la cabine. Une brèche s'ouvre au clapotis du fleuve contre la coque. L'horizon se fait de plus en plus perceptible. Un œil monstrueux que la clarté naissante rend insupportable.

Crescendo !
que ces platanes dépouillés...
place à la gabarre !

Oublier l'hier ! Oublier les vagissements de l'enfant dans le cageot ! Oublier la séparation inévitable... L'enfant sur le chemin d'Agen. Toine chausse son baladeur. La tête sur les genoux, il écoute, à s'en pourfendre l'âme, le requiem de Mozart.

Requies
sous le voile de Zora le
parfum des freesias

Ce *repos de l'âme*, aux sonorités mélodieuses, bénédiction d'une union, contre la désapprobation de tous. Sobriété d'une vie, d'une éternité de vie. L'éternité ? Oui, le MP3 de Zora le lisait en boucle dans la cabane où ils remplissaient les bourriches d'huîtres.

crépuscule rouge
la douceur éternelle sous
la lune de minuit

Au loin, l'œil monstrueux du jour s'élargit, un spectre grandissant truffé de réalité. Une vision farouche l'assaille. De cet œil surgit le Cheval de Troie. Au galop sur le canal en direction de la barge, une furibonde poussée de mer. La voilà à l'assaut de la péniche, sur le pont, écume autour de ses chevilles, du cageot de l'enfant... « Non ! Pas le petit de Zora !... »

désarroi de vagues
l'horizon bascule sur
l'épreuve du temps

La nuit s'abat, féroce. Remue-méninges de souvenirs, d'inconnu. Tohu-bohu des déferlantes dans la maison de Bource Franc. Vagues catapultées dans le juron du vent. Volets arrachés, vitres éclatées. Respiration à fleur d'eau.

douceur d'une apnée
en éclats de verre meurtrie
rugissantes de mer

La vase dans le roulis des hautes vagues suinte dans les bottes. Les cloue tous deux au sol. Depuis les murs éventrés, tout est mer... Sur la route disparue, les cabanes ostréicoles, les bourriches, les pieux conchylicoles sont ballottés...

vindictive maritime
la cloche du village sourdine
de glas à trépas

Zora perd son souffle, son équilibre ; lui glisse Tristan dans les bras. Enroulée dans la vague, engloutie par les eaux. L'enfant sous un bras, Toine tente de la retenir, les flots rugissent... Son corps ballotté dans la furie du ressac apocalyptique.

charroyé
devant la fenêtre béante
le souffle de Zora

« Mais, qu'est-ce que tu fais dans cette galère ? »
Un cri dans la nuit cauchemardesque, les poumons d'un nouveau-né. Tristan vient de faire le même rêve... Toine extirpe l'enfant de sa couverture trempée.
« Il est temps de rentrer au pays, mon fils »

demain, à l'aube
sur la coquille irisée
des nénuphars

Claire GARDIEN



斐
德
德
德

Delphine Charlotte

RYÔKAN : LE « NUAGE ET EAU »

Ryôkan, l'une des figures les plus singulières et les plus fascinantes du haïku. Mais, Yamamoto Eizô (1758-1831), avant d'être connu sous ce nom, en a porté plusieurs autres, puisqu'il s'est d'abord appelé « Lampe-allumée-en-plein-jour » (tellement il était distrait), puis « Luciole » (parce qu'il arrivait souvent à la nuit tombée) ou – et c'est le pseudonyme qu'il choisit – « Grand-Idiot ». Dans ces sobriquets et changements de nom – pratique courante au Japon –, il ne faudrait voir ni un banal amusement social ni un aimable jeu de masques. À travers ces identités successives, il ne s'agit rien moins que de la recherche de la maturité artistique et spirituelle. C'est ainsi que Eizô pourra recevoir, un jour, comme nom de moine et de plume : *Ryôkan*, autrement dit « Le Bon-le Magnanime » (la lecture « étymologique » des caractères chinois propose : 良 **Ryô**, l'homme qui reçoit le don du ciel ; 寬 **Kan**, le cœur en mouvement abritant autrui). Des mots qui ne signifient quasiment plus rien pour nous. Certains témoignages authentiques décrivent le bonhomme comme une sorte de frère oriental de François d'Assise. Ne raconte-t-on pas qu'un soir, fatigué d'avoir joué avec les gosses, il s'endort en plein champ et que les loups s'approchent pour garder son sommeil (comme le loup de Gubio qui mangeait dans la main de François ?) ; et, une autre fois, que les fauvettes, les mésanges et autres rousserolles viennent se poser sur ses bras et sur sa tête (comme le franciscain qui parlait aux oiseaux ?). C'est dire si le personnage est difficile à cerner. À dix-huit ans, Eizô quitte sa famille aisée (il est l'aîné de sept enfants) pour rentrer au monastère (École dite « de Sôtô »). Ses études ? Douze années (voulez-vous bien relire cette indication chiffrée ? donc, pas quinze jours, pas un mois, pas deux ou trois ans, mais bien *douze années* d'application) consacrées à la poésie chinoise, à la poésie japonaise et à la calligraphie. Patience. Il est pressenti pour remplacer son père au poste de régisseur du temple shintô ? Il se dérobe. On veut qu'il dirige le monastère ? Il refuse. Puis, voilà qu'à l'imitation de ses modèles – chinois et japonais – en poésie, Ryôkan choisit la voie de l'errance (*kusa makura* « oreiller d'herbe ») : il part sur la route (et vous, quand partez-vous ?) devient « nuage et eau » (*unsui*) (tant pis pour notre bulletin météo qui n'ose même plus annoncer qu'il va pleuvoir !). Il nous faut beaucoup d'imagination à nous, Occidentaux, planqués sous notre confort matériel et sur notre canapé culturel, pour nous représenter

ce qu'est un « nuage-eau » : un moine-mendiant, sans cesse en chemin (prière de ne pas parler de « mobilité géographique »), portant un grand chapeau en carex, un simple sac, un bâton en glycine, un bol métallique à aumônes qu'il frappe (on appelle aussi ces mendiants « les frappeurs de bol » (*hachi tataki*) ; est-ce que j'ai rêvé ou ai-je bien vu à Tôkyô un clodo qui avait un portable ? !), exposé aux intempéries comme aux rebuffades des passants. Patience. Patience. Pour autant, gardons-nous du cliché qui voudrait faire de Ryôkan une figure austère, sévère, sinistre. Bien au contraire, ce « moine » sans temple ni titre officiel, aime boire un coup de saké, voire s'enivrer (une seule fleur d'iris l'enivre aussi bien !), causer avec les paysans, s'entretenir avec les poètes, s'amuser avec les enfants (il aura même à cœur de leur confectionner une balle !) et admirer Teishin, cette jeune et jolie nonne qui recueille avec dévotion l'enseignement spirituel et artistique du maître... Car le domaine de Ryôkan, c'est la poésie et la calligraphie (en style cursif dit « écriture d'herbe folle », *sôsho*) auxquelles il entend se consacrer entièrement et en toute liberté. Il écrit de la poésie à la chinoise (*kanshi*), de la poésie classique japonaise (*waka*) et des haïkus (à l'époque et jusqu'à Shiki, on disait *haïkai*). Il suffit de lire l'un de ses poèmes pour être conquis par ces trois qualités essentielles : patine (*sabi*), légèreté (*karumi*), caractère cocasse (*kokkei*) :

Nuit blanche d'été ! / passée jusqu'au point du jour / à compter mes puces.
(Trad. R.H.)

Ryôkan prend le temps de s'épucer, met ses puces (non, ce ne sont pas des puces électroniques !) au soleil pour les réchauffer, avant de les replacer gentiment sur sa poitrine. Il sait insuffler à son vers cette note rare qu'est la saveur humoristique (*haïmi*). Ainsi, avec la pointe d'autodérision qui convient, Ryôkan se compare à Bashô (« Je me mesure au bananier de mon jardin ») et n'hésite pas à pasticher son fameux haïkaï sur la grenouille plongeant dans le vieil étang et le ploc ! que fait l'eau... Sous sa plume fluide, le poème devient ce timbre de détachement souriant :

Le nouvel étang / La grenouille qui y plonge / Pas de bruit du tout !
(Trad. R.H.)

Esprit libre, cœur libre, Ryôkan n'aime guère « la poésie de poète, la calligraphie de calligraphe et la cuisine de cuisinier ». On le comprend. Il peut s'autoriser – car c'est un maître de première grandeur – des libertés

avec les mots, les thèmes (sans être trivial, il ose évoquer ses « boules d'or », *kintama*, saisies par le froid !) ou avec la métrique régulière des 17 syllabes. Au niveau d'excellence qu'il a atteint, il peut se permettre de composer un haïkaï « en surnombre » ou « en manque » de syllabes comme celui-ci, tout en fraîcheur poignante :

Se-i- ra- n/su- i mono wa /shi-ro bo-ta-n**

1-2- 3- 4 /1 -2- 3- 4- 5 / 1- 2- 3- 4- 5

Le vent vert d'été /apporte dans mon bouillon / des pivoines blanches.

(Trad.R.H.)

* En japonais, le « n » de la nasalisation compte pour une unité prosodique dite « more »). Au Japon, le vent « vert » est associé à l'été.

Ce qui importe, c'est « le sentiment des choses » (*mono no aware*) s'exprimant à travers « le chant des choses » (*mono no iu*). Dégagé des affaires courantes, traversez corps et âme – débrouillez-vous ! – sur le fil de la simplicité musicale jusqu'au point de focalisation (*chûshin*) de la densité émotionnelle. Avec justesse sonore, la poésie avance au cœur de ce noyau de ferveur. Patience. Patience. Patience. Après le suicide de son père, lui aussi haïkiste, Ryôkan décide de rejoindre son « pays natal », la région d'Echigo (actuelle préfecture de Niigata). Il faut donner à cette expression *pays natal* (*furusato*, littéralement « vieux village (natal) ») toute la riche résonance et tout le fin faisceau d'harmoniques qu'elle recèle dans la géographie physique et intime des Japonais. « Parle de ton village, et tu parleras du monde », recommande un proverbe. Voici

Mon pays natal / me revient quand dans la nuit / s'éloignent les oies.

(Trad. R.H.)

Peuvent nous aider à fouiller cette longueur d'onde fondatrice (pour le poète, c'est le facteur géophysique subtil, source de sa basse continue), certains auteurs français comme Jean Follain et son Canisy :

*La durée des villages est dans l'ordre profond
et leur eau à canards veille*

(Quoi ! vous avez trois télévisions à écran plasma haute définition, un téléphone cellulaire, les S.M.S. illimités et un ordinateur dernier cri, mais vous ne savez pas que l'eau à canards du village veille dans la durée de

l'ordre profond ? !) ; René Guy Cadou et son Louisfert :

*Paysage de mon amour
Tout entier dans ce village
Dont je défais journellement
Les liens de chanvre et de fumée*

Maurice Fombeure et son Bonneuil-Matours :

*Nous sommes un village
Dans la paume de Dieu.*

(Désolé, s'il n'y a pas cette orientation sur votre G.P.S. ni cette application sur votre iPhone !). Ryôkan trouve retraite, – choix de solitude – (« Je n'exulte que dans la solitude », confie-t-il ; Rilke lui fera écho : « Une seule chose est nécessaire : la solitude. » ; qu'en penseraient vos cent sept amis sur Facebook ?) à flanc de montagne, au fin fond d'une cabane de fortune qu'il baptise : « Le Pavillon des Cinq Mesures (de riz) » Il n'est pas interdit d'y lire aussi une allusion ironique aux « cinq mesures » qui ouvrent et ferment le haïkai. Toujours un peu légèrement givré et tellement *naïf*, ce Grand-Idiot réussit à mettre le feu à son précaire ermitage en voulant creuser au moyen d'une bougie un trou dans le plafond. Pour quoi faire ? Je vous le donne en mille : pour permettre à une tige de bambou (non génétiquement modifiée !) de pousser librement... Dans ce quasi taudis, il sera la victime de la visite nocturne d'un voleur. Quelle est sa réaction ? Ce lumineux poème :

Le cambrioleur / a tout volé excepté /la lune à la fenêtre ! (Trad. R.H.)

Il n'a rien,
ne veut rien,
rien de rien.

Esprit libre.
Nuage.
Cœur libre.
Eau.

Éclat à la fenêtre.
Bon.

良 Ryô
寛 Kan

Roland Halbert, président de Haïkouest

Les 99 haïku de Ryôkan – en dépôt chez Haïkouest

Cet article est tiré de la lettre « En Un Eclair » de la revue Haïkouest.

Pourquoi les haïkus ?

L'homme cherche sa place dans l'univers. Il a perdu son paradis et en même temps son lien au monde environnant. Il a perdu le sens de son existence, aussi le cherche-t-il dans ce qui l'entoure : est-il un animal ? Il en possède quelques caractéristiques, mais le langage articulé, la pensée le séparent de son congénère quadrupède rampant, nageant ou ailé. Est-il une plante ? Un caillou ?

Rien de tout cela. Moins ? Moins que rien. Plus ? Peut-être, constitué de ces choses, pierres, plantes, animaux, est-il plus - un peu plus, c'est à dire lui-même. Il possède "le" langage, un langage fait de pensée. La pensée, cependant, ne le mène pas assez loin. Alors il essaie par la poésie, ces touches de pensée qui, par le court-circuit doivent toucher directement à l'essentiel, au divin : comme si le langage pouvait se faire vertical, comme s'il pouvait remplacer ces ailes que nous ne possédons pas (ou plus : si c'étaient elles, ailes, qui gisent repliées dans notre dos sous la forme durcie des omoplates ?) pour voler directement vers le soleil, l'infini, l'invisible que nous pressentons toujours et n'atteignons jamais.

Alors les haïkus, les senryus, qui ne s'embarrassent pas des circonvolutions de la pensée, ne nomment, discrètement, que les ronds de l'eau pour dire, tout près du silence, à qui voudrait bien l'entendre (mais qui ? es-Tu bien quelque part ?) que nous voyons, sentons, entendons - un peu, avec nos sens grossiers :

Pluie sur les carreaux
Les gouttes glissent - une s'attarde
Qui donc la retient ?

Et si nous écoutions à l'intérieur ? Le bruit de l'océan comme du sang dans nos artères ? Le chant des oiseaux comme celui du murmure de notre âme ?

S'il n'y avait pas de message ?

Si chaque espèce existait en soi, un point, c'est tout ?

M

Voilà le haïku parfait.

Carole KAHN

Haïku :

Stéphane BERNARD

bateau fantôme
à l'horizon
le ciel est si gris

Micheline BOLANT

Des pas sur le sable
Ramasser des coquillages
~ Le chant de la mer.

Marc BONETTO

Brise marine
Dans le plumage
D'une mouette échouée

Brigitte BRIATTE

la vague
bue par les sables d'été
mes pieds salés

Maryse CHADAY

plus bleus l'un que l'autre,
tantôt la mer
tantôt le ciel

Hélène DUC

à marée basse -
dans les traces d'un fauteuil roulant
une poussette

Véronique DUTREIX

cabanes des pêcheurs
l'odeur de cambouis
et celle de la marée

Roland HALBERT

- Bateaux en bouteille -
le capitaine de sept ans
marche sur les eaux !

Météo marine :
un goéland pond en l'air
la rose des vents.

Vincent HOARAU

fraîcheur du soir
le lent mouvement de la mer
entre mes orteils

nuit noire -
le roulement des galets
quand la mer se retire

Patricia HOCQ

brume de chaleur
sous les parasols éclos
un plagiste arrose

un épais brouillard
avale les quais humides
relent de varech

Marie-Noëlle HOPITAL

Une seule vague
L'écume a tout recouvert
Galop de chevaux.

Janine LAVAL

Petits clapotis
A la base des pontons
L'océan frémit

Simon MARTIN

De sel et de myrte,
une brise si légère
qu'on ne la sent pas

Entre mer et brume
un horizon indistinct
-les pins parasols

Nicole MEIGNAN

Jambes potelées,
ses premiers pas caressés
d'écume mourante...

Jean-Baptiste PEDINI

Soleil couchant
Au loin les pêcheurs
Lancent leurs filets.

Sagiterra

Six heures du matin
traces de pattes de mouettes
sur la plage déserte

Pierre SAUSSUS

inlassablement
le sable mouillé accueille
la vague rageuse

Keith A. SIMMONDS

dans l'aube estivale
l'écho lointain des rames...
chansons de pêcheurs

dans la nuit tranquille
la cadence des vagues lasses...
une lune sentinelle

Patrick SOMPROU

d'un revers d'écume
effacée l'empreinte de
ton corps sur le sable

Marie TIRENESCU

Seule
sur la plage déserte -
la lune se lève

Instants choisis :

Haïku :

fraîcheur du soir -
le lent mouvement de la mer
entre mes orteils

Vincent HOAREAU

Deux choses m'ont immédiatement plu à la lecture de ce haïku :

- un grand sentiment de paix, d'apaisement : cette fraîcheur du soir que l'on retrouve dans la vague qui baigne les pieds ; une fraîcheur que l'on imagine volontiers advenir après une chaude journée d'été. Le lent mouvement de la mer me suggère aussi une plage tranquille, déserte ou presque, contrastant avec l'activité du jour, les jeux, les cris, la foule. La paix du crépuscule.
- le partage d'un moment rare d'accord au monde, de fusion entre la nature et l'humain : et ce entre la mer immense et l'une des parties les plus triviales du corps. La grâce d'un moment et d'une sensation parfaitement capturés par l'auteur(e).

Damien GABRIELS

Météo marine :
Un goéland pond en l'air
La rose des vents.

Roland HALBERT

Certains haïku renvoient au mystère de la géologie. En Corée par exemple, il est une pierre sombre qui ressemble à une mandorle. En coupe transversale, sa forme en amande renferme un noyau, un cœur noir couleur basalte enserré d'une gangue un peu plus claire. Ce joyau minéral enseigne qu'au centre caché des choses se révèle une structure indivise et une Forme fondatrice...

S'il nous est permis de glisser du sens du caillou au Poème, ce haïku, a fortiori le premier vers, semble assez commun de par le choix des mots. Le premier vers est comme la pierre d'un chemin devant laquelle on passe sans prêter attention : quoi de plus banal que ce mot « météo », fût-il qualifié de marin ?

Or dès le deuxième vers, la symbolique de l'aile et du vol augurent déjà un retournement. Le goéland secrète en toute innocence le secret de la mer et des airs : son vol contient tous les possibles. Le bateleur incarne l'étoile aux multiples directions qui couvrent les aires du vent sur le cadran de la boussole...

Nulle déjection intempestive ! Nul cri nasal ou rauque sous les ailes ouvertes aux espaces du vent ! Nous voguons là dans l'épiphanie de la plume ou dans le grand rêve éveillé de la Nature : la loi des émanations préside le mystère du vivant. La météo et la prévision du temps deviennent ce pour quoi est créé l'oiseau des mers : montrer que l'aile, le vent et l'espace ne font qu'un.

L'Oiseau se fait le chantre de la liberté parce qu'il devient le point central de la rose des vents. La seule présence de son vol est Connaissance de l'espace. Comme le cœur noir de la pierre, il est le centre de l'étoile, de ses rayons et de sa pulsation. Il se joue des aléas du ciel parce qu'il en dirige les replis ; il joue avec les courants atmosphériques parce qu'il en est le maître.

Le tercet tient sa force de cohésion dans la combinaison singulière des images. L'article défini du troisième vers en est presque la pierre d'angle : le vol erratique et ordonné, le vol cadencé et imprévisible du goéland contient en puissance les 360° de l'espace et des vents. Et ce n'est pas une rose des vents qui désigne les choses. Non ! C'est LA rose des vents...

C'est aux fils d'une exigeante simplicité qu'est tissée la beauté du haïku : sous le grain des apparences germe une promesse de sens ; dans le corps des phénomènes jaillit la prouesse d'une essence.

Olivier WALTER

Senryû

Hélène DUC

bord de mer -
un pêcheur bourre sa pipe
d'orage

Véronique DUTREIX

sable sur chichis sucrés
les embruns ont un parfum
d'ambre solaire

deux pliants vides
au bord de la mer
je pense aux parents.

Patricia HOCQ

au-delà des dunes
le soleil rouge à l'horizon
mate ma boule vanille

Pierre SAUSSUS

vague rageuse
dans le bruit elle s'écume
et devient oiseaux

venues du large
les longues vagues soutiennent
l'oiseau immobile

Maria TIRENESCU

Pluie de Juillet -
les uns sous les parapluies
les autres dans la piscine

Philippe BREHAM

Enfant sur la plage
Un éléphant sort de l'eau
Qui rêve?

Jury : Damien GABRIELS, Olivier WALTER

Sur la base de trois haïku par auteur, nous avons reçu 79 haïku de 27 auteurs et avons retenu 25 textes.

Sur la base de trois senryû par auteur, nous avons reçu 25 senryû de 9 auteurs et en avons retenu 8.

La répartition des haïkus et des senryûs dans leur rubrique respective relève du choix des auteurs.

Instants choisis :

Senryu

au-delà des dunes
le soleil rouge à l'horizon
mate ma boule vanille

Patricia HOCQ

Un texte qui, jusqu'à ses deux tiers, a des allures de haïku classique : une scène de soleil couchant au bord de mer.

Et soudain, avec la troisième ligne, un basculement vers le cocasse et l'humour léger. Et ce, dès l'entame de cette L3 avec le choix judicieux du verbe « mater », incongru par rapport à la scène décrite jusqu'alors et qui induit un niveau de lecture différent en introduisant un peu de l'humeur et de la vision de l'auteur(e).

Et puis, au-delà de cet effet de surprise, j'ai apprécié dans ce texte la mise en rapport (et en opposition ...) entre le soleil et la boule glace, et l'effet de zoom entre l'infiniment grand et le petit, l'astre colorant de rose orangé la vanille de la glace. Et je ne peux m'empêcher ainsi d'imaginer l'auteur(e) donner un coup de langue au soleil couchant !

Damien GABRIELS

Bord de mer –
un pêcheur bourre sa pipe
d'orage

Hélène DUC

Ce senryû est à la fois drôle, ironique, voire au seuil de la galéjade... Il est surtout poétique - ce qui est peu commun dans les senryû contemporains !

S'impose presque à l'imaginaire une toile de Chagall ou de De Chirico... Apparaît davantage encore une Image forte et fulgurante.

En terme d'éléments, l'Eau et le Feu prédominent. Ces deux modalités vibratoires de la Matière accueillent incidemment un prédateur de la mer dont un petit attribut, la pipe, est le creuset du ciel...

Cette petite virgule de la Nature qu'est le pêcheur en bord de mer devient le point d'orgue d'un vaste horizon ! Il apparaît comme un épiphénomène entre ciel et mer... Et sa pipe, extension fortuite de son impersonnalité, est le trait d'union entre un poisson invisible et la foudre prévisible.

Se diffracte ainsi d'un point de bord de mer l'immensité du ciel dont l'Homme-sans-qualités est le catalyseur.

Illusion d'optique ? Mystification ? Certes non ! Le pêcheur à la pipe est à sa place sous le ciel. La condensation marine est cause de la formation des nuages comme la pipe l'est de la fumée...

Et qu'en est-il du jeu croisé du feu du ciel et de la pipe ? Il sont d'une même substance à l'instar d'un rêve où le rêveur qui sait qu'il rêve voit d'un seul œil la mer, l'orage, le pêcheur et la pipe... et n'en a cure.

Olivier WALTER



La lune couchée
Il ne reste que la table
Et ses quatre coins !

Bashô

Dans un processus de Pensée paradoxale qui est un indice d'équilibre entre le ratio et la pensée magique, et en se laissant toucher par une forme d'indicible auquel convie ce haïku en rêverie d'anima, la beauté de ce tercet se diffuse sous le charme d'un reflet qui dévoile l'objet sans le montrer...

Cette qualité de sentiment inhérente au mystère du reflet se présente plus qu'elle n'apparaît réellement. En l'absence de ce réflecteur, la lune, les choses semblent atomisées : c'est en effet en les disant sous l'angle d'une situation ordinaire que nous cheminons vers la cause de ce qui est.

En cette absence de réflexion lunaire, la table et ses arêtes exacerbent les contours. Le mobilier est-il le reflet de quelque autre matière, et la lune, le reflet de telle autre ?

Avant son éclipse, on imagine aisément la lune rayonnante : sous son effluve, les formes se fondent l'une l'autre et semblent animées d'une intention diaphane unique... La lune figure-t-elle le reflet de la Conscience dont la seule cause est la liberté d'être ce qu'elle est - un réflecteur ? La perception du Poète est-elle cause formelle exempte d'antériorité ?

Si la forme des choses se lit comme pur reflet de la Conscience, « la lune couchée » est une forme qui se déplace d'une substance à une autre...

Chez Bashô, elle n'est donc pas un objet distinct de son reflet, mais le miroir où n'existe que le reflet sans objet réfléchi... Dès lors, que reste-t-il une fois l'astre devenu invisible ? Un miroir libre de tout reflet qui diffracte la réalité sous l'effet d'un prisme toujours inattendu...

Olivier WALTER

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1050 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Juin 2010

Prix : 8.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot